



Exposition **Femmes peintres** à l'Institut culturel Bernard Magrez, Muriel Rodolosse a investi le grand salon du Château Labottière.

Pour inscrire une exposition dans un lieu de caractère, je pars toujours de l'analyse des espaces. Du Grand Salon du Château Labottière de style néoclassique, j'ai retenu l'idée du salon littéraire du XVIII^{ème} siècle, comme lieu d'échange, de réunion où l'on reçoit la société. On y expose des idées politiques nouvelles, une effervescence intellectuelle mise à l'épreuve de la critique. On se souvient qu'à Paris, au milieu du XVIII^{ème} siècle des femmes de qualité, ont accueilli tous les beaux esprits de leur temps ouvrant la voie à une certaine liberté d'expression. Je retiendrai également l'histoire des frères Labottière, famille d'imprimeurs-libraires, installés à Bordeaux et Lyon, qui lancèrent le premier journal régulier qu'ait connu Bordeaux et qu'en 1770, Antoine fut interné dix-huit mois pour avoir imprimé une chanson satirique.

Le caractère du Grand Salon bourgeois est pleinement intégré à l'installation. Les moulures et le lustre participent de la mise en tension. Le tableau de *Centralia La grande faille* prend la place de la cheminée comme un grand brasier.

J'ai souhaité questionner les conceptions que l'homme porte sur l'idée de nature, sur l'impuissance de l'argent et du pouvoir, en lien avec les débats actuels concernant notre changement d'ère géologique. Cette réflexion est en adéquation avec le défi majeur du XXI^{ème} siècle où chaque être humain doit se sentir concerné par le réchauffement climatique, décider des choix essentiels pour l'avenir de notre planète et de l'humanité. Ma vision de la nature, en constante perturbation, s'éloigne des références et de la « permanence » moderniste.

J'ai présenté dans le Grand Salon du Château Labottière, une proposition picturale autour d'un tableau monumental intitulé *Centralia La grande faille*. En 1996, lors de ma première résidence aux États-Unis à la John David Mooney Foundation, lors d'un périple qui me conduisit de Chicago à New York, je découvris ce lieu. Centralia était une ville minière de Pennsylvanie mais l'abandon de l'exploitation des mines, fit d'une de ses entrées, une décharge publique. Pour des raisons encore incertaines, elle prit feu en 1962. Le taux de monoxyde de carbone augmentant, les habitants durent abandonner leur maison. Malgré d'importants efforts pour stopper le feu, la ville fut peu à peu détruite. Les géologues estiment que le feu des galeries souterraines devrait encore polluer pendant plus de 200 ans.

L'idée de cette exposition était de partir du lieu, physique et historique, du XVIII^{ème} siècle avec l'émergence des prémices de la modernité. D'y inscrire aujourd'hui une œuvre monumentale *Centralia La grande faille* à la place de la cheminée, comme symbolique d'un grand brasier où flamberaient les utopies modernistes et décevantes. Ce tableau évoque un constat actuel, une situation extrême de pollution et d'incapacité humaine. Par son sujet, son actualité, elle nous propulse vers le futur, puisque les géologues affirment que ce site va brûler encore pendant 200 ans.

L'exposition se joue sur une temporalité qui commence à l'histoire du lieu et se déroule sur un temps présent et un futur très incertain.

Muriel Rodolosse